

Entretien avec Denis Labayle

Denis Labayle, aujourd'hui, vous êtes écrivain, auteur de nombreux livres. De quelle manière, notamment dans *Nouvelles sur ordonnance*, votre métier de médecin influence-t-il votre œuvre ?

La quatrième de couverture de *Nouvelles sur ordonnance*, affirme que : « La médecine exercée avec humanité est plus qu'une vocation ou un sacerdoce, c'est une seconde peau. » Je le crois. Tous mes romans ne parlent pas de médecine (*Rouge majeur* évoque la difficulté de la création artistique), mais beaucoup ont été influencés par cet étrange métier qui ouvre une fenêtre sur la complexité de la psychologie humaine. Dans *Nouvelles sur ordonnance*, je n'ai pas voulu seulement dire la relation médecin-malade, mais également malade-médecin car le lien créé par la maladie influence directement l'un et l'autre. C'est ce que j'évoque dans « Le mensonge amoureux », « Docteur Schumann », « La révoltée des quatre saisons » ou « La dérive »...

Vous écrivez : « Ce jour-là, je quittai ma consultation avec un sentiment de lassitude et d'inutilité. J'avais fait mon possible pour être confident, juge, assistant social, curé de campagne, Robin des Bois et voyant extralucide. J'avais donné tout ce dont je disposais : des comprimés et du réconfort, des gélules et de l'espoir. Mais comment lutter en permanence contre les méfaits de cette nature broyeuse de corps et ceux de cette société broyeuse d'âmes ? C'était un combat par trop inégal. »

Comment, chaque jour, déployer la force morale nécessaire pour accomplir son métier avec justesse ?

S'il se contente de traiter des pathologies, le médecin s'expose peu. Mais s'il écoute, s'il cherche à comprendre les liens existant entre les maux des hommes et ceux de la société, il s'engage dans un combat difficile, autrement plus passionnant. Au risque de fragiliser son propre équilibre, comme dans la nouvelle « La dérive » qui se termine par cette phrase : « Mes malades me soignent. »

Ces histoires sont exactes sans être complètement vraies. Vous décrivez la cruauté de la vie, tout autant que sa richesse. Quelle nouvelle vous vient à l'esprit qui évoque les jolis moments du métier de médecin ?

Plusieurs nouvelles évoquent les sensations magnifiques qu'offre le métier de médecin. Surtout quand la guérison n'est pas directement liée aux médicaments, mais à la magie de la relation humaine. Dans « Bistrot », Jean Lentour sort de l'alcoolisme, mais grâce à qui ? Dans « Le ventre de Célestine », le narrateur ne comprend rien à son rôle de sorcier africain. Et pourtant, quelle guérison magique ! Sans oublier le rôle de confident, toujours surprenant, comme dans « Le secret du père Jérôme ». Ou le plaisir parfois d'avoir contrecarré le sort, comme dans « Le jour du 14 Juillet ».

De quelle manière la nouvelle vous a paru la forme littéraire la plus juste pour parvenir à décrire l'essentiel, c'est-à-dire, la vie ?

J'ai écrit ces nouvelles comme on regarde dans un kaléidoscope. Chacune révèle un petit éclat de vie, et l'ensemble tend à éclairer modestement les mystères de la nature humaine.